

32 Mai à l'E.N.S. Louis Lumière

Ayant eu vent par hasard de la journée du 32 Mai 1968 organisée par l'École Nationale Supérieure Louis Lumière, transportée à mon insu de Noisy-Le-Grand à Saint-Denis en 2012, je me suis souvenu d'avoir, dans une autre vie, exercé mes maigres talents au Lycée Technique de la photo, du cinéma et du son, alias E.N.P.C. ou, pour faire plus court, École de Vaugirard. Afin de savoir comment les jeunes générations se représentaient les événements mythiques auxquels j'ai eu la chance de participer¹ et dans l'espoir d'y retrouver quelques anciens collègues et étudiants, j'ai demandé à être inscrit à cette journée d'études.

Pour parler comme Arthur Rimbaud, « *La première surprise fut* »... le métro ! J'ai longtemps pris la ligne 13 à Clichy, direction Basilique de Saint-Denis, d'où je gagnais l'E.N.N.A. Aujourd'hui, elle est prolongée jusqu'à Saint-Denis-Université ; l'autre branche, qui s'arrêtait, je crois, à Porte de Clichy pousse jusqu'à Asnières – Gennevilliers Les Courtilles. Je savais tout ça, et c'est cette dernière direction qu'il me fallait emprunter ce jour-là jusqu'au Carrefour Pleyel. J'avais gardé un mauvais souvenir de cette ligne toujours surchargée. J'ai retrouvé une foule plus dense encore, dont d'aimables jeunes gens en salopette orange contrôlent désormais l'embarquement – en attendant sans doute le jour proche où ils devront comme à Tokyo pousser les voyageurs dans les wagons pour fermer les portes. Tant mieux, ce sont au moins de nouveaux emplois ! Mais leur travail s'accomplit sous les aboiements d'ailleurs incompréhensibles d'une sorte de garde-chiourme hurlant dans son micro, ce qui donne une coloration

1 Épisode d'une carrière retracée dans [*L'École : un monde fermé*](#). Précisons toutefois que Vaugirard faisait une belle exception à cette définition.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

concentrationnaire à cette opération. Confrontée à mes souvenirs, il me semble que la foule des voyageurs a changé et s'est embourgeoisée : je n'y ai pas identifié d'immigrés, qui en constituaient jadis les gros bataillons... On parle à juste titre de « *boboïsation* » ou, pour faire chic, de « *gentryfication* » des banlieues qui jouxtent Paris. La deuxième surprise fut la découverte de l'E.N.S., après un très court trajet pédestre.

Laissons à [la vidéo](#) – tant qu'elle sera disponible – la tâche de la présenter : après cent mètres de parkings, vides ce jour-là, le portail majestueux de la Cité du Cinéma vous accueille, ouvrant sur un vaste hall autour duquel sont distribués les différents organes de la Cité, dont je n'explorerai que l'immense réfectoire, fort bien approvisionné. À gauche, une porte vitrée donne sur la cour de l'E.N.S., meublée de quelques chaises et tables, où attendaient en prenant un café les premiers participants. À midi, on verra quelques étudiants y pique-niquer. Elle est dessinée par un beau bâtiment revêtu de céramique marron et beige orangé, comportant deux hauts étages, et dont la façade est flanquée à gauche d'une aile où sont logées une vaste salle d'accueil (tables et boissons) précédant la salle de projection, vaste, climatisée, bien sonorisée et garnie de fauteuils confortables installés en gradins, où se tiendra le colloque. Mais je ne suis pas venu pour visiter les lieux, et c'est tout ce que j'en verrai, avec des couloirs bordés de salles de montage, me semble-t-il. En cinquante ans, on a fait tant de chemin que le vieil usager d'une part des locaux vétustes de Vaugirard : un ancien préau qui servait de salle de cours et de salle de projection, où j'accueillais mes prestigieux invités à qui j'offrais – de ma poche – un pot au bar du coin, après leur prestation, une seule table de montage sur laquelle nous faisons l'étude de films que j'avais instituée. un petit amphi, l'ancienne salle de retouche

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

filmée par Truffaut dans *Les 400 coups* et une espèce de grand placard aveugle où on s'entassait à douze ou quinze, une petite salle côté son... en demeure ébahi. Décidément, le 32 mai et ce qui s'ensuivit a réalisé et dépassé, sur le plan matériel, nos rêves les plus fous !

Troisième surprise : je ne retrouverai pas une figure connue ! On a pourtant, me dit-on, invité les anciens élèves de cette année-là, mais personne n'est venu. Je lance le nom de Pierre Auffret. Personne ici n'a entendu parler de celui qui fut le Chef des travaux de feu le lycée Louis-Lumière, qui sut rester à l'écoute des étudiants de mai 1968 et réorganisa tous les enseignements ainsi que les équipes en écrivant chaque été sa « Bible » qu'il envoyait pour approbation, à la veille de la rentrée, à... l'Île d'Yeu où le Directeur, M. Philibert, passait ses vacances. Celui qui organisa la métamorphose en E.N.S. et l'installation en 1991 à Noisy-Le-Grand, et fut le collaborateur le plus proche de son premier directeur, H. Frizet ? Mais je rêve, il a pris sa retraite, ayant dépassé de deux ans l'âge limite, en 1997, il y a vingt-et-un ans ! Comment ces jeunes gens s'en souviendraient-ils, bien que l'École ait conservé son nom dans son « Histoire » ? Quatrième et dernière surprise : je comprends enfin pourquoi les anciens étudiants de 1968 ne sont pas venus : ils ont mieux lu que moi l'intitulé de cette journée : il ne s'agira pas de commémorer mai 68, nous sommes le 32 mai, on essaiera d'évaluer les conséquences du soulèvement étudiant sur l'enseignement et la pédagogie du cinéma. David Faroult me propose néanmoins de témoigner en quelques mots. Mais c'est déjà fait sur mon site, je suis vieux, j'ai la voix cassée, et je ne suis pas venu pour parler mais pour écouter. Passons donc à ce que j'ai retenu de cette belle journée.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Après les mots d'accueil de rigueur est projeté le seul film tourné à Vaugirard par les élèves en mai 1968 : *En mai dit le proverbe...* La mémoire me revient dès les premiers plans, je me souviens fort bien de ce film, qui porte sur le défilé du 1^{er} mai 1968 organisé par la CGT et le PCF. Qui donc reconnaît encore, dans ce qui sert de fond au générique, la maquette du site grandiose où l'École devait être reconstruite à Saint-Germain-en-Laye ? Né des efforts diplomatiques déployés par notre directeur auprès du fils de Gaulle, ce projet était rapidement tombé au oubliettes et la maquette, d'abord exposée à une place d'honneur, avait échoué lamentablement dans un recoin obscur de notre vieille bâtisse qui n'en manquait pas ; les étudiants malicieux l'y avaient récupérée. Cet hommage aux ancêtres est sympathique et cohérente avec le dessein des organisateurs, mais il me semble que ce film militant fausse la perspective : les relations entre militants étudiants et dirigeants syndicalistes furent plus conflictuelles que chaleureuses, en mai, il y eut même dès ce défilé des heurts entre le service d'ordre de la manif et des agitateurs du mouvement du 22 mars. Ces derniers, avant-garde de la révolte étudiante qui couvait, voulaient refaire le monde. P.C.F. et C.G.T. avaient pour premier souci de bien contrôler leurs troupes, et plus tard, de canaliser le mouvement étudiant pour obtenir quelques avantages sociaux et mettre fin à ce que le général, redonnant vie à un vieux mot, nomma « *la chienlît* ».

La table ronde qui suit réunit sur le thème « *Le lendemain, ce que Mai a renversé* », Claude Bailblé, enseignant et réalisateur post-soixante-huitard dans les universités de Vincennes, Saint-Denis, Cuba ainsi qu'à l'E.N.S. Louis-Lumière, à la Fémis et bien d'autres lieux, Jean-Paul Fargier qui fut son élève, cinéaste militant et enseignant à son tour, et Michka Gorki, autre cinéaste militante

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

(féministe) qui exerça également à la Fémis². À la question préalable, « *Où étiez-vous en mai 68 ?* » leurs réponses révèlent qu'aucun n'a participé aux États généraux du Cinéma qui se sont déroulés à Vaugirard, mais leur expérience est riche et variée : Claude Bailblé faisait alors son service militaire au camp de Frileuse, dans l'une des douze unités d'intervention prêtes à intervenir à Paris : une erreur de transmission mit entre ses mains les instructions décrivant les conditions dans lesquelles la troupe serait autorisée à faire feu – éventuellement – sur la foule : il y fallait deux ordres, celui de l'autorité civile et celui de l'autorité militaire. Libéré, il commença ses études de cinéma à Vincennes et fut élu professeur par une A.G. étudiante ; Jean-Paul Fargier était alors séminariste et étudiant en théologie à la Catho : Mai 68 le détourna d'une vocation qui répondait surtout aux vœux de sa mère. Michka Gorki se présente précédée par la projection d'un extrait de son film, *Les Rendez-vous romantiques* (1973), chef-d'œuvre d'humour et de truculence dans la tradition de la *Fabrique de l'acteur excentrique* soviétique des années 20, où elle tourne en dérision le machisme régnant. En mai 68, elle était avec son mari, cinéaste qu'elle assistait dans son travail, au Festival de Cannes quand il fut interrompu par la révolte étudiante. Le [GREC](#) (Groupe de Recherches et d'Essais Cinématographiques), né cette année-là, devait l'aider, après son divorce, à réaliser le film dont on vient de parler, premier d'une série d'œuvres « militantes »³.

2 La Fémis (École nationale supérieure des métiers de l'image et du son) a succédé en 1986 à l'IDHEC. C'est l'un des trois établissements publics d'enseignement supérieur français.

3 En 1968, Michka Gorki se pensait comme militante car, dit-elle, le mot « féministe » n'existait pas : pourtant Alexandre Dumas fils l'emploie dès 1872 – péjorativement – dans *L'Homme-femme* et il est d'usage courant dès 1892 ! Cf. [Sur l'origine des mots « féminisme » et « féministe »](#) (Karen Offen, *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1987, 34-3 pp. 492-496)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Une autre table ronde a rassemblé l'après-midi sur le thème « réinventions pédagogiques », avec Marc'O venu parler de la place centrale, à ses yeux, de l'acteur dans le film, deux vieux complices soixante-huitards qui passèrent ensemble à Vaugirard ce fameux mois de mai, à une place à la fois centrale et en marge des États généraux du Cinéma : ayant reçu la charge de gérer un stock important de pellicule, ils se considéraient un peu, dit l'un d'eux dans une formule qui traduit bien l'esprit de l'époque, comme « les ministres du cinéma ». Ce qui ne les empêchait pas de passer leur temps à couvrir les événements nuit et jour, avec leur caméra. Jean-Denis Bonan, réalisateur militant, est réclamé comme professeur par les élèves de l'IDHEC en 1967, pour son court métrage (longtemps interdit) *Tristesse des anthropophages* (1966) et fonde l'ARC (Atelier de Recherche Cinématographique, 1967-1969) avec son compère le chef-opérateur et cinéaste Jean-Michel Humeau, qui fondera le site [Cinedic](#) et enseignera à la Fémis. Tous deux, avec des options politiques différentes, prêchent un cinéma militant et en donnent l'exemple. La journée devait se terminer à la Cinémathèque où seraient projetés des inédits de Mai 68. Je n'ai malheureusement pas pu assister à cette projection, à mon grand regret, car je n'ai gardé de la production de nos étudiants dans cette période que le souvenir d'une avalanche de photographies en noir et blanc plus violentes les unes que les autres et qui pourraient donner matière à une superbe exposition.

N'ayant à ma disposition que quelques notes manuscrites pour appuyer une mémoire défaillante, je ne suis pas en mesure de rendre vraiment compte des exposés et des débats, qui furent passionnants. Pour en donner une idée, je ne retiendrai donc que trois thèmes, qui m'ont particulièrement intéressé, sans tenir

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

compte de l'ordre dans lequel ils sont apparus : la révolution pédagogique, qui était au programme de la journée, le cinéma militant et le féminisme, qui s'y sont invités. Sauf erreur, les principaux effets de mai 68 dans l'enseignement du cinéma furent l'appel systématique, en tenant compte des demandes des étudiants, à des professionnels qui continuent parallèlement leur métier, ce qui entraîne de leur part une pratique plus empirique de l'enseignement, un contact direct avec les réalités du métier et la recherche, de leur part, d'une relation nouvelle avec les étudiants, considérés comme des collègues souvent à peine plus jeunes et un peu moins expérimentés. On voit immédiatement les avantages de cette démarche – nos étudiants de l'E.N.P.C. se plaignaient beaucoup de l'attitude méprisante de certains enseignants et de leur attachement à des méthodes dépassées : la retouche était encore une matière essentielle en photo peu avant 1968, et la caméra portable ignorée. Pourtant, on entendit trois jeunes étudiant(e)s qui venaient de participer à l'occupation de la Sorbonne III demander, en se plaignant naïvement du retour des mandarins : « Comment en est-on revenu là ? » De fait, Claude Bailblé a rapporté pour les condamner les propos d'un enseignant qui disait à un étudiant : « Ton film me fait tellement chier que je n'ai même pas envie d'en parler ! ». Mais cet homme savant et courtois, n'ayant pas pris le temps de comprendre les propos d'une participante qui reprochait aux cinéastes de la sélection française du dernier festival de Cannes de « regarder par le trou de la serrure » – sans doute leur reprochait-elle de ne traiter que de sujets intimistes traités avec voyeurisme – ne put résister au plaisir de nous offrir un échantillon de son cours sur les rapports du cinéma à la réalité, propos justes et profonds, d'ailleurs, mais qui écrasèrent si bien l'intervenante qu'elle en resta paralysée et incapable de s'expliquer davantage. Chassez le mandarin, il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

revient au galop, et de ce point de vue la révolution de mai, comme la maoïste, doit être permanente, ou mieux vaut y renoncer !

Tous les cinéastes invités à prendre la parole dans les deux tables rondes sont nés au cinéma par la pratique du film militant, sous la forme de courts métrages en général, et en recommandent fougueusement la pratique, même quand ils l'ont abandonnée. On ne citera ici que Claude Bailble (*La Guerre du lait* - 1972), Jean-Paul Farguier (*Elles ont osé* - 1973, *Ceux de Pédervec* - 1974), Michka Gorki (déjà citée), Jean-Denis Bonan (*Le Joli mois de mai* - 1968, moyen métrage), Jean-Michel Humeau, comme directeur de la photographie (*L'Heure de la libération a sonné* - 1974, *Les Lip, l'imagination au pouvoir* - 2007). Quelles que soient leurs options (mais elles se situent toujours à gauche), ils recommandent de se transporter dans les manifestations et les entreprises pour filmer les luttes sociales : ainsi informe-t-on le public et aide-t-on leurs acteurs, en leur donnant la parole, à mieux comprendre leur propre combat. Quelqu'un, dans le public, a demandé à quoi servaient de tels films, puisqu'ils se heurtaient au barrage de la distribution, plus efficace que la censure. On leur a répondu qu'en effet, on se trompe si on croit toucher des millions de personnes parce qu'on met en ligne des messages et des films qui ne sont lus et vus par personne. La visibilité suppose l'élaboration militante de réseaux qui font connaître les films.

Reste le féminisme, thème qui s'est imposé en fanfare avec le film de Michka Gorki et le récit qu'elle fit de sa carrière, qui s'est déoulée dans un métier où les femmes sont longtemps restées cantonnées dans les tâches de script, de monteuse ou d'assistante du chef-opérateur. Une spectatrice a fait remarquer qu'aucune

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

femme ne figurait dans la table ronde de l'après-midi. David Faroult a expliqué, je crois, qu'il avait voulu inviter d'anciennes étudiantes, mais n'avait pas obtenu de réponses positives. J'ai remarqué, à ce sujet, que les représentants étudiant(e)s de la Sorbonne III avaient apporté cette participation féminine... et confirmé à leur insu, par la distribution des rôles, que rien n'avait changé. Il y avait là, assis face au public, un garçon et deux filles. C'est « naturellement » le garçon qui a pris la parole pour présenter le trio et expliquer qu'en dépit des critiques, ce groupe avait continué à animer des activités culturelles parmi les occupants. Comme il perdait le fil de son discours, sa voisine a pris de ses mains le micro afin de poursuivre son exposé beaucoup plus clairement, puis elle le lui a rendu gentiment quand elle s'est aperçue qu'il avait repris ses esprits, rejoignant sa voisine dans leur emploi de figurantes à titre ornamental. Mais pour ne pas leur faire de peine, je n'ai évoqué la scène qu'après les débats, avec Michka Gorki, laquelle avait bien sûr fait la même remarque. J'ajoute qu'en regardant les vidéos de l'E.N.S. j'ai constaté que la seule étudiante en cinéma à qui on donne la parole décrit son futur métier... d'assistante du chef-opérateur ! Une note d'espoir, tout de même : les orateurs ont été accusés de machisme, en particulier pour avoir refusé en mai 1968 de la pellicule à une équipe qui voulait filmer la crèche improvisée par les étudiantes à la Sorbonne : les intéressés ne s'en souvenaient pas, et tous ont protesté qu'ils étaient des féministes convaincus dès cette époque. Moi aussi ! Foutaises ! en toute bonne conscience, nous partagions tous sans même le savoir des manières d'agir et de penser immémoriales ! Mais que nous l'ayons oublié montre le chemin que les féministes nous ont fait parcourir, même s'il reste à accorder les actes aux discours...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Le vieil enseignant que je suis, seul représentant (indigne) en cette journée de l'École de Vaugirard, vénérable aïeule de l'E.N.S., ayant reçu l'accueil le plus sympathique, ne saurait trop remercier ses hôtes qui furent dans l'ordre chronologique, Madame Martine Duvert, Assistante de direction, Mehdi Aït-Kacimi, Directeur communication et développement, et plus particulièrement David Faroult, Maître de conférences en Études cinématographiques et audiovisuelles et organisateur de ce colloque.

Mardi 5 juin 2018